

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

Denis

CONTES À REBOURS

HOMMAGE À DIDIER DUMAS, MON AMOUR DÉFUNT



"Didou et moi" (vers 2004) collection Isabelle Denis-Gohin

CONTES À REBOURS

À mon amour défunt,
Didier Dumas (1943-2010).

C'est un jardin extraordinaire
1994

Novembre 1994, il fait froid, Paris frissonne dans cet automne mouillé. J'ai laissé Charles à ses illusions, à sa recherche du pouvoir. Ses rêves de gloire télévisuelle ne me touchent pas. Il est gentil, imaginatif... mais... mais... sans plus.

Ce soir j'ai rendez-vous à Gentilly. C'est drôle ; durant douze ans, j'ai habité à Montrouge, commune limitrophe. Et je m'aperçois tout d'un coup que je ne connais pas Gentilly. Je n'y passais qu'en bus, lorsque j'avais besoin d'aller dans cette direction. Ou alors à pied, pour prendre mon RER matutinal, afin de gagner ma pitance.

Novembre 1994. Il fait froid. Le temps est maussade. Un petit vent glaçant me fait frémir.

Fin d'après-midi ; je suis à la porte du 49 de cette petite rue gentillienne. Je sonne. J'attends. La porte s'ouvre avec un air de chaleur tropicale. L'homme que j'ai en face de moi est souriant ; un grand sourire aux dents blanches. Il a les cheveux comme des broussailles sauvages. Il est en short avec une chemise légère et colorée à demi ouverte. Et il a aux pieds des sandales de cuir. Bronzé, on a l'impression qu'il revient à peine de quelque pays ensoleillé. J'entre.

La porte se referme et il m'embrasse d'emblée, me caressant du regard et de la main. Je suis tout de même assez surpris... agréablement surpris de cet accueil si chaleureux et aimable. Mais mes yeux sont attirés par ce qui m'entoure.

Je suis dans une gigantesque serre dont je ne vois ni le plafond, ni les côtés. De grands arbres rivalisent entre eux, dans une danse paisible et immobile parmi les fougères luxuriantes. Des bruits d'oiseaux, de ces sons qu'on n'entend que dans les films ou documentaires et certainement pas en banlieue parisienne. Sonorités disparates et joyeuses.

Deux petits oiseaux jaunes à la grande queue verte passent au-dessus de nous dans une chorégraphie heureuse. C'est comme s'ils voulaient eux aussi m'accueillir ici... d'ailleurs où

suis-je ? Je n'ai vraiment pas l'impression d'être encore à Gentilly. Et je m'aperçois maintenant que j'ai chaud.

— Tu veux te mettre à l'aise Denis ?

— Je crois que oui... Didier, m'essayais-je à le prénommer pour la première fois.

— Viens ; suis-moi.

Je n'avais pas remarqué la maison sur la gauche. C'est une maison simple et très belle dans cette simplicité. À ce que je remarque : deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, où deux grandes fenêtres ouvrent sur le "jardin". La porte se situe entre ces deux-là.

— Tu vois, c'est mon chez-moi. Déshabille-toi si tu veux ; j'ai envie de te voir nu.

Je rougis presque... en fait si mon cœur commence à battre, je ne m'attendais pas à son désir. Mais je ne suis pas prude, et mes expériences passées m'ont déjà vacciné. Aussi c'est tranquillement que je me désape. Posant chaque vêtement, bien plié, sur une chaise en bois noir, une de ces grosses chaises campagnardes, comme j'en avais le souvenir de mes jeunes années.

Je suis nu.

Il est habillé.

Il me regarde en silence.

Il s'approche et m'embrasse à nouveau. Contre mon ventre, je sens son émoi.

— Viens !

Il me prend par la main et m'emmène dans son jardin. Il est heureux. Je suis bien.

La nuit est tombée, et dans une clairière de son "jardin", sur l'herbe, il y a de gros cousins balinais et de grands batiks recouvrant des matelas épais et profonds. Au centre de cet endroit silencieux, il allume un feu. Je suis assis en tailleur ; il vient se coller à moi, dans mon dos. Il est très doux, très... caressant. Je me laisse faire, je suis hors de tout et je ne cherche plus à comprendre.

Juste apprécier le moment.

— Ça va ?

- Oh oui. C'est assez extraordinaire chez toi.
— Merci, je l'ai bâti tout seul, et ça faisait longtemps que je voulais le partager avec quelqu'un.
— Ah ? Fis-je innocemment.
— Voudrais-tu être celui-là ?

Je ne sais trop quoi répondre. Je ne m'attendais vraiment pas à cette question. À son désir de partage.

- Je ne sais pas. C'est assez inattendu.
— Je ne t'oblige pas.
— Oui, j'ai bien compris. Mais...
— "Mais" quoi ?
— J'en ai aucune idée.

Nous nous couchons, lui dans mon dos. Je sens sa douce respiration, son simple plaisir d'être là. Avec moi.

Il me susurre alors dans l'oreille :

- C'est quoi pour toi l'amour ?
Personne ne m'avait jamais posé cette question. Tout à coup, c'est comme une révélation, je comprends que je resterai ici.

Moi nu.
Lui habillé.

Voyage là-bas
1995

Ça faisait un an que j'étais avec lui. Mon Homme. Et pour fêter notre rencontre, il voulut me faire une surprise.

J'étais en train de préparer le déjeuner, un repas comme il aimait, avec des légumes, des herbes et quelques condiments outre hexagone.

Toujours nu dans cette grande maison, j'étais bien, à lui apporter ce qu'il souhaitait. Pleinement à ma place.

Il s'approcha de moi, et comme il aimait souvent le faire ; il se colla à moi, dans mon dos ; me caressant la poitrine ; appuyant, au travers de son pantalon, son sexe contre moi. Il me mordillait une oreille et me dit :

— Ça te dirait de partir en voyage Denis ?

Je me retournais, et avec un grand sourire je lui répondis :

— Oh oui Didier ! Vraiment ?

— Bien sûr, vraiment. J'ai envie de te faire découvrir un endroit spécial.

Avec lui, vu la maison et le "jardin", un endroit "spécial", ça devait être vraiment... "spécial".

Juillet 1995, nous prenons l'avion, pour la première fois ensemble. Je n'aime pas du tout l'avion, une peur indicible. Aussi je suis "obligé" de me faire tourner un peu la tête... avec deux doubles whiskies. En fait c'est au décollage et à l'atterrissage que je suis le plus anxieux.

Tout s'est bien passé.

Mais au sortir de l'avion, je ne reconnais rien de ce que je "connais" de la Terre.

Une chaleur, presque étouffante me prend au visage. Un ciel d'un rose pâle et doux avec des nuages entre blanc et jaune. Et aux pieds de l'avion, un paysage. D'un côté : désertique, quelque chose de martien. Avec un sol rouge brun, très sec. Et de l'autre côté : une forêt clairsemée, de beaux arbres, aux feuilles d'un léger vert.

Nous descendons la passerelle.

— Alors ? Comment trouves-tu ?

J'ai la bouche ouverte, comme si je gobais le moment dans son entier.

— Ben... ben... je sais pas. C'est dingue cet endroit.

Il souriait en me regardant.

— C'est beau, fis-je un peu stupidement.

Il me prit alors par la taille et me colla l'un de ses baisers fougueux qu'il aimait. Je me laissais toujours aller dans ses élans amoureux. C'était tellement magnifique de se sentir à lui.

— Viens !

Je l'ai suivi jusqu'à un groupe de petites huttes toutes rondes, faites de bois. La nôtre avait une seule fenêtre, qui ouvrait sur un lac aux eaux bleues translucides.

Nous nous sommes déshabillés et nonchalamment, nous sommes allés au bord de ce lac dont les petites vaguelettes venaient caresser le sable doucement orangé.

Lui est allé se baigner, et je le regardais, heureux.

Je me suis allongé, face au ciel.

C'est là que j'ai remarqué.

Il y avait trois lunes !

Deux petites entourant une plus grosse.

Je commençais à m'habituer à cet endroit extraterrestre, lorsqu'un autochtone arriva. C'était un être assez grand, ressemblant un peu à un dieu égyptien, comme on en voit sur les fresques : plus de deux mètres, et à part sa tête de faucon, il ressemble à un être humain. Vêtu d'un pagne, le torse nu et musclé, de longues jambes galbées et des bras surdimensionnés, fins, avec de grandes mains aux grands doigts agiles.

Il s'assit à côté de moi ; il me regardait... souriant aimablement.

— Vous venez d'où ?

Je répondis assez bêtement :

— De Gentilly, à côté de Paris.

— Et c'est une belle planète ?

Je me rendis compte à ce moment-là de mon héliocentrisme terrestre. Je ne savais pas sur quelle planète j'étais... et j'évoquais "Paris", sans parler de "Gentilly".

— Excusez-moi, j'aurais dû dire : de la Terre, la planète bleue... enfin... bleue.

"Fichtre, si je commence sur ce terrain écolo, le pauvre, il ne va rien y comprendre" me suis-je dit.

Didier, heureusement, arriva à cet instant. Aucunement surpris de la présence de cet... cet... être. C'est d'ailleurs ainsi qu'on les nommait là : Être.

— Bonjour Yg, fit-il.

— Salut Didier, ça fait longtemps que j'attendais ton retour. Et je suis heureux de voir que tu es désormais en couple.

— Oui, Denis est ma trouvaille. Ça te dirait que nous partagions cette nuit ?

— Avec le plus grand plaisir.

Nous sommes retournés, ensemble, dans notre "hutte". Et nous avons partagé l'amour toute la nuit, ensemble, attentifs et calmes.

Au matin, Yg avait disparu.

Nous reprenions l'avion.

Gentilly était sous le soleil d'été.

Un soleil jaune dans un ciel bleu.

Les amants à la queue
1996

Didier avait un appétit sensuel assez prononcé, ce qui ne me déplaisait pas, mais en même temps c'était quelquefois un peu trop "répétitif".

Aussi, il aimait prendre des rendez-vous avec d'autres que moi... assez souvent. Personnellement ça ne me dérangeait pas, puisqu'il était heureux ainsi, et que je savais quelle était ma place.

Printemps 1996, Robert venait de quitter les bras de mon Homme.

— Denis ! Viens.

Didier, avant que d'aller reprendre son activité d'écrivain, m'appelait souvent pour un supplément câlinou.

Je descendais alors, quittant ma chambre et mon ordinateur pour une partie de sourires, pour un brin de caresses.

Soudainement.

"Driiiiiin" fit la sonnette de la porte d'entrée.

— Tu attends quelqu'un Didier ?

— Ben... non, fit-il pas très sûr de lui.

"Driiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiin".

— Tu veux aller voir ?

Je descendis alors jusqu'au rez-de-chaussée. J'ouvris la porte. Un grand mec, assez svelte arrivait.

Il me demanda :

— C'est ici DidierPourJH ?

Ah ! Ces pseudos du temps jadis... sur minitel. Ça fleurait toujours bon le message direct. Sans fioriture... description sommaire du qui et du pour qui, avec plus ou moins de bonheur.

Je me rappelle ainsi d'une "F40aGrosSeins", dont le pseudo m'a toujours fait rire... essayant d'imaginer derrière cet apanage, l'être qui se réduisait ainsi à un aspect uniquement physique.

J'étais dans mes pensées, et le mec commençait à me regarder de travers.

— C'est toi Didier ?

— Non non, attends, je l'appelle.

Le mec me regarda, presque effaré, et en fait, fit un demi-tour rapide, et sans demander son reste. Il partit précipitamment.

Didier arriva, revêtu de sa robe de chambre, pour accueillir son visiteur.

— Il est où ?

— Bah, je sais pas... il est parti aussi vite qu'il est arrivé.

— Bon... reviens !

On remontait donc... histoire de continuer ce que nous étions en train de faire.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que... "Driiiiiiiiiiiiiin".

— Encore ? fit mon compagnon de mignoteries.

N'attendant même pas son désir de m'envoyer voir. Je redescendis. J'ouvris.

Un mec un peu trapu, mais la bouille sympa, le cheveu en bataille, rangée, mais en bataille, entra.

— C'est toi Didier ?

— Euuuuh, non. J'hésitais à préciser.

J'appelai :

— Diiiiidier... c'est pour toi !

— Ah mais non, mec, moi j'fais pas ça à trois ! Ah ça non. Allez atchaô !

De nouveau, Didier arriva.

— Ben il est où le mec ?

— Comment tu sais que c'est un mec ?

— J'ai pas de cliente aujourd'hui.

Effectivement, Didier recevait quelques clients et clientes en tant que psychanalyste. Uniquement l'après-midi.

— Bon, allez... on y r'tourne !

Didier était un brin agacé. Et à dire le vrai, je commençais aussi à trouver "la blague"... moyenne.

À peine on s'était recouché, que...

"Driiin"

— Tiens ! Un court cette fois.

— Ça sent pas bon ça.

Son trait d'humour me fit sourire.

Je descendis, cette fois avec Didier, qui voulait en avoir le cœur net.

Un mec plus de la première jeunesse entra.

Nous voyant tous les deux côte à côte, il dit :

— Vous êtes deux Didier ? Je peux choisir ?

À ce moment-là, la sonnette retentit encore.

“Driiiiiiiiiin”

J’ai ouvert, et on s’est tous les trois tournés vers la porte.

Un mec de petite taille, un peu rondouillard, et le sourire aimable, entra.

Il était un peu surpris, mais ne s’en laissa pas compter, il dit :

— C’est pour une partouze ?

C’est à ce moment-là que Didier et moi nous avons été pris d’un fou rire inextinguible. Les deux mecs nous regardaient, l’air effaré, un peu comme s’ils étaient entrés dans un asile de fous.

Ils firent demi-tour, à pas de loup ; genre “On n’a rien vu, on s’casse”.

— Allez reviens mon doux.

Je souriais à mon Homme, qui décidément avait un peu de mal à gérer son emploi du temps.

— Va falloir que je m’organise.

— Tu m’étonnes ! Avec ces amants à la queue.

— À ce sujet...

Dans les bras de la nuit
1997

C'est durant l'été 1997 que je participais à un stage de Shinkage Ryu, avec Didier bien sûr. C'est lui qui en avait émis le désir. Et ce qu'il voulait était généralement ce que je désirais aussi. D'autant plus que j'étais en sa compagnie.

Ça faisait près de trois ans que nous vivions ensemble. Que j'apprenais à le satisfaire, que j'apprenais à devenir.

On me voyait comme un "homme-enfant", je n'aimais pas cette réduction de ce que j'étais au moment présent, alors que je me cherchais encore. Il me fallait "prouver" la réalité de ma place.

Nous sommes donc partis en août, dans le sud de la France. Nous devions coucher sous la tente, sport que je n'avais pas pratiqué depuis vingt ans.

À l'arrivée, nous étions accueillis par un des membres du groupe.

— Bonjour. Vous êtes ?

— Didier et Denis, répondis mon mentor.

Le type regarda sur sa liste.

— Ah ! Oui, okay okay, fit-il avec une moue mi-embarrassée, mi-je-n'en-ai-rien-à-foutre.

— Vous êtes ensemble... votre tente est là au-dessus, par-là.

Et joignant le geste à la parole, il nous montrait le haut d'une petite butte, à côté d'une forêt de conifères, au vert franc.

— Merci. Quand commence le stage en lui-même ? s'enquit Didier.

— Demain matin, à 6 heures.

Je regardais la tête de Didier. Bêtement je souriais intérieurement en me disant que ça allait être un peu dur pour lui.

Je n'imaginai pas à quel point. Et pas que pour lui.

— 6 heures ???

Il marmonna, très mezza voce : "Grumblbl, si j'avais su..." Le type n'avait pas dû entendre. Moi si.

— Eh oui ! Mais on se retrouve tous ensemble, ici ce soir, pour le dîner en groupe.

On est monté voir notre tente, fort heureusement déjà sur pieds. On a déballé nos affaires.

On s'est organisé. Et on a inauguré notre "chambre" avec un petit câlin réparateur.

Ça lui a fait du bien je crois, et le coup des "6 heures" est un peu passé à la trappe. En fait, je crois qu'il a tout simplement décidé de faire "comme à la maison".

Le soir, on se retrouve donc avec la trentaine de participants. Didier est en joie, d'une part parce qu'il n'y a que des mecs et qu'en plus il est un peu "la vedette"... "guest star" diraient les anglais. Qu'est-ce que je l'aime mon Homme, quand il est comme ça. Heureux d'être là où il doit être.

Il donne une petite conférence et nous dînons ensuite en discutant les uns les autres.

— Alors vous devez partager une tente à deux, c'est ça ? me demande un grand mec un peu benêt.

J'ai bien envie de lui dire que non, qu'il n'y en a qu'un seul qui partage la tente... mais l'humour pédé c'est un peu comme l'humour juif, ça ne se partage pas, où très à dose homéopathique.

— Eh oui !

— Pas d'chance insiste t-il.

Je laisse choir, j'ai pas envie d'être méchant.

Il fait chaud, il fait bon, aucun souffle de vent, et la nuit commence à peine à tomber. Nous regagnons notre "chambre en tissus".

Après un partie de choses en l'air, nous voilà dans les bras l'un l'autre, dans notre sac de couchage commun. Heureux qui comme deux Ulysse... ont fait un beau voyage.

En pleine nuit, le vent a commencé à souffler. La tente était secouée de-ci de-là. Un coup de tonnerre suivit d'un hululement lugubre.

Alors que la tente était brinqueballée dans tous les sens, on a distinctement entendu une sorte de chien pleurer à la Lune.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Didier un peu affolé tout de même.

— Je sais pas, on dirait une tempête, mon amour.

Il s'est blotti contre moi, et moi contre lui. Nous étions dans un océan de bruit, de vents et d'odeurs folles.

Le craquement d'un arbre, certainement non loin, étant donné la force du bruit, découpa la nuit. Nous nous serrions encore plus. Nous nous soudions pour vaincre les éléments déchainés.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe, répéta t-il.

— C'est flippant.

J'étais tout tremblant.

Didier, malgré son inquiétude, me serra encore plus fort, comme pour protéger son oisillon de la fureur extérieure.

Un galop d'animal grognant passa juste à côté de notre "coque de noix". Suivi d'un cri strident, comme celui d'un animal blessé. Et la pluie se mit alors de la partie.

Je pensais notre dernière heure arrivée.

— Je t'aime, lui dis-je dans un souffle.

— Moi aussi, me répondit-il dans un presque chuchotement.

Nous nous sommes réveillés le lendemain, toujours enlacés, au centre de notre frêle esquif.

Nous avions survécu.

Il était six heures.

— Recouchons-nous, ordonna t-il.

La momie turgescente
1998

Cette année 1998 a été le théâtre d'une aventure étrange et... comique.
Je vous raconte.

— Dis, Denis, ça te dirait d'aller faire un "stage d'Histoire" en Égypte ?

J'étais abasourdi... l'Égypte, ses mystères, ses légendes et toute son Histoire avaient sur moi comme un goût d'étrange, de plongée dans l'Histoire même, avec ce grand "H", cette indicible part de nous-même, dont l'Égypte était comme un berceau.

— Je veux oui !

J'étais vraiment dans une sorte d'état second : l'Égypte !

Le soir même, je proposai à Didier qu'on regarde "La Malédiction des pharaons", un film anthologique, de Terence Fisher, avec les inmanquables Peter Cushing et Christopher Lee. Un moment d'extase filmographique dans les bras de mon pharaon.

Un peu plus d'un mois plus tard, c'était en avril ; nous étions sur place. Évidemment, l'Égypte ne ressemblait pas (plus ?) aux films de "la" Hammer, ni même à celle de Howard Carter. C'était un pays somme toute, moderne... avec les aléas des pays en voie de développement. Des fils électriques courant ici et là sur le sol ou, plus ou moins bordéliquement, de maison en maison. Rien à voir avec nos contrées policées.

Nous étions une bonne dizaine, et notre historien personnel et portatif : un vieux pote à moi, féru d'égyptologie, qui sur place, nous servirait de guide.

— Notre hôtel est ici !

Dans le minibus qui nous amenait de l'aéroport, nous avons stoppé devant une bâtisse assez quelconque, moins délabrée que la plupart. Karnak est une ville touristique comme savent les entretenir les autochtones. Mais ce n'était là que "couchage"... l'intérêt était évidemment ailleurs. De l'autre côté du fleuve...

Le Nil. Mythique. Si proche.

Nous nous éparpillons dans nos chambres. Évidemment je partage celle de Didier.

Nous finissons la journée de manière " coquine". Et le soir nous nous retrouvons pour le repas et notre première "conférence" particulière, sur le sujet des... momies !

Je fais du coude à Didier, et appuyant un clin d'œil plus ou moins discret, je lui rappelle notre séance cinéma.

Il me sourit.

Après la conférence, chacun rentre dans sa chambrière.

Didier et moi commençons notre conférence à nous. Puis nous nous endormons. Comme des voyageurs repus de mystères, à l'aube de "la" découverte.

— Denis, réveille-toi, j'ai entendu des pas dans le couloir.

À demi hébété d'être ainsi coupé dans mon sommeil, je lui dis :

— Comment ça ? C'est un hôtel mon chéri...

Et en même temps je m'aperçois que c'est la première fois que je lâche "le" mot...

— ...c'est bien normal qu'il y ait du bruit quelquefois dans le couloir.

C'est à ce moment-là que j'entends un bruit, comme une sorte de reptation, comme le ferait un gros, un très gros reptile. Une sorte de glissade plutôt, comme si l'on tirait un paquet au sol.

— Regarde ! La porte s'ouvre !

En effet, la poignée, actionnée de l'extérieur livre le passage de notre chambre.

Aussitôt, Didier se blottit contre moi. Et j'en fais de même. Nous ressemblons un peu à un couple illégitime, interrompu par le mari jaloux.

C'est là qu'on l'a vue.

Une momie !

Oui ! Une momie ! Une vraie, avec les bandellettes et tout et tout.

Avec juste un détail surprenant : son sexe en érection, le gland turgescent.

Nous sommes là. Serrés l'un contre l'autre.

Puis je me tourne et me retourne pour voir où sont les caméras cachées. Didier, lui, décon-

tracté totalement, commence à se rouler un joint en s'adressant à notre nouvel invité.

— Vous partagerez bien un peu de notre temps ?

La momie le regarde benoîtement, mais avec un je ne sais quoi d'envie.

Didier reprend :

— Est-ce qu'une petite pipe vous ferait envie ?

Je vois venir mon Didier. Et c'est là que notre nouvel ami se présenta.

— Eh ben, ce s'rait pas d'refus. Je m'nomme Sussmoinenkhor, et j'avoue qu'une p'tite gâterie ça m'botterait bien.

Didier se tourne alors vers moi, sans être le moins du monde étonné de la manière de parler de... Sussmoinenkhor, ni même par son nom d'ailleurs :

— Denis, veux-tu bien faire plaisir à notre charmant visiteur ?

Et sur ce, Didier lui tend le bédou.

— Euuuuuh, hésitais-je, mais bien sûr.

Moi je vois que son engin, au nouveau. Le truc maousse, genre à déboîter une mâchoire en moins de temps qu'il n'en faut.

Mais je m'exécute. Les désirs de mon Homme sont mes désirs... et puis faut bien le dire, ce n'est pas donné à tout le monde de faire un pompier à une queue de momie de plusieurs milliers d'années.

Je me mets à genoux devant l'autel et me mets en devoir d'assouvir le besoin de notre hôte, car finalement, si sa queue est dans ma bouche, nous sommes dans son pays. C'est bien le moins de lui faire politesse.

Une fois finie la succion, nous avons bien bavardé tous les trois.

L'Égypte... c'est vraiment plein... de mystères !

La tempête hallucinante
1999

Avec Didier j'ai découvert... le chamanisme, et c'est vraiment étonnant cette communion "spirituelle" avec les éléments, les êtres vivants... tous ; arbres compris.
Un respect de la vie.

Nous allions souvent en Hollande pour chamaniser en rond, avec une chamane italienne qui avait préféré opter pour le plat pays... enfin l'autre, celui des "coffee shops". C'est à cette occasion que mon Homme se procura quelques champignons... de Hollande, enfin, des trucs qui font voir le monde autrement.

Décembre 1999, nous rentrons chez nous, dans la maison qui rend heureux.

— Tiens mon Denis, prépare-nous un p'tit thé, on va se prendre ces champignons, tu veux ?

— Pourquoi pas Didou, comme je l'appelais alors ; une expérience intéressante. J'en ai jamais pris.

Je prépare donc du thé, et nous y ajoutons les champignons afin qu'ils ramollissent. Autant vous dire, le champignon de ce genre, ça a vraiment un goût de chiottes. Mais bon, on les a, faut bien les consommer.

On s'allonge, Didier et moi, sur son lit. Et le voyage commence. Le souci c'est que Didier, lui il est dans une forme... priapique. Et moi je me prends pour le capitaine Kirk, aux commandes de l'Enterprise.

"Espace, frontières de l'infini où voyage ce vaisseau spatial... sa mission, dans le temps impartit : explorer un monde étrange, découvrir tout plein de choses bizarres, et au mépris des conventions, reculer l'impossible".

[...]

— Mais non Didier, je peux pas sucer ta queue, puisque je suis à bord de l'Enterprise !

Didier, compréhensif, décide de quitter la passerelle pour aller voir... je sais pas... Spock ou McCoy.

Bon, à un moment donné, faut bien le dire, être à bord de l'Enterprise, c'est cool, mais c'est un peu chiant... vu qu'il ne se passe rien. C'est un peu comme d'être dans une Ferrari sur l'autoroute, c'est grisant, mais passé la seconde galaxie, ça devient lassant. Je prends ma planche de surf, et me voilà sur la vague de l'univers en expansion. Ça c'est cool !

Didier revient, il se couche à côté de moi. Ça tombe bien, j'ai posé la planche de surf à côté de moi, et allongé sur ma serviette, je regarde l'océan pourpre et ses vagues au ralenti.

On s'est endormi dans les bras l'un de l'autre.

C'est en pleine nuit que j'ai été réveillé par quelque chose qui me titillait la plante des pieds.

J'ouvre les yeux, et je crois discerner un nuage humanoïde qui essaye de me chatouiller les pieds avec une plume de koala.

Évidemment, je me pose tout de suite la question de savoir pourquoi les koalas auraient des plumes. C'est complètement idiot.

— Qu'est que vous faites ici vous ? Et d'abord qui êtes-vous ?

Didier, lui, dort encore du sommeil du juste.

— Pardonnez-moi cher terrien, mais dehors souffle... la tempête du siècle.

Je me tourne vers la fenêtre, et je vois passer devant : des morceaux d'arbres, des cheminées, une poubelle, un agent de Police, deux paraboles et un raton laveur.

Je me lève, sans réveiller mon Didou, et je me dirige vers la fenêtre. Le mec... enfin, l'ectoplasme, le nuage qui parle. Je ne sais pas trop comment l'appeler. Disons : Arthur, est à côté de moi.

C'est bien connu, tous les fantômes ou ce qui s'en rapproche s'appellent Arthur.

Je vois les arbres agités comme une mer de mouvements en furie. Un mur tombe dans un grand fracas.

Puis un satellite russe — qui n'existe pas — s'écrase sur l'église de Gentilly, heureusement ses anges se sont envolés quelques instants avant.

Un bateau de pêche, venu de la côte bretonne
s'étale sur la maison d'un voisin...

Un cheval fait du galop sur un zéphyr. Son
jockey, casaque rouge, toque verte fluo à pois
roses, essaie de finir le tiercé.

Un canapé Empire passe, mais sans madame
Récamier.

Autant vous dire : c'est vraiment la tempête
du siècle !

Les vitres bombent vers l'intérieur. Je me dé-
cide : j'ouvre la fenêtre, et je ferme les volets.
Ça devient n'importe quoi.

Je me retourne, et Arthur n'est plus là... pas
dommage. Même s'il m'avait "alerté", je
trouvais assez gonflant sa manière de me ca-
resser les fesses.

En tout cas, c'était décidé, maintenant j'en
resterai aux pleurotes !

Dans quel état j'erre
2000

C'est sans doute pour assouvir mon côté "féminin", mais j'ai eu dans le temps, ce désir de n'être plus ce mâle, avec ce machin entre les cuisses.

Ce truc qui finalement ne me sert qu'à deux choses : éjaculer et pisser, pas forcément dans cet ordre-là, mais c'est l'idée.

Je me suis acheté des "tenues" assez olé olé, histoire de concrétiser... un fantasme. Je n'ose pas dire un "changement de sexe" par respect pour mes sœurs et frères transgenres. J'en ai parlé avec ma psy... un peu plus tard. Pas sur sa demande bien sûr. Il fallait juste que je comprenne pourquoi j'avais cette envie d'être... autrement.

Ça a commencé par des escarpins, des bas et une guêpière... le B.A.-ba quoi ! Puis un corset, une perruque, des jupes et quelques "hauts" plus ou moins classiques, mais dans un style très féminin.

Didier ne partageait pas ce désir, aussi je le faisais en mode onaniste.

Ça me plaisait énormément de faire glisser mes mains sur le tissu, puis, allant plus loin, de me donner quelques joies personnelles.

Je me trouvais assez "jolie" finalement.

C'est le 9 octobre 2000 que c'est arrivé : Je me suis levé, comme d'habitude. J'avais un peu mal à la poitrine, comme si ma chemise était vraiment trop serrée.

À y bien regarder, j'avais les tétons encore plus durs que d'habitude quand je fus avec Didier, pour notre "rencontre" matinale.

C'est un peu après, alors que je prenais ma douche, que j'ai remarqué : Ma poitrine avait "poussé". Je veux dire par là que j'avais des... nichons ! Une belle et bonne paire.

Ça m'a foutu un choc !

Je me suis couchéE, j'ai fait le/la malade et j'ai demandé à Gérard de me remplacer pour après le déjeuner, avec Didier.

— Mais qu'est-ce que tu as ma chérie ? Pourquoi Gérard s'adressait à moi au féminin ? Je n'ai pas voulu le lui demander, aussi j'ai "laissé passer". J'étais lasSE.

Je suis restéE au lit tout le reste de la journée. ToutE nuE, ça me faisait bizarre cette nouvelle paire de lolos... c'était mignon en fait. Mais encore plus que d'habitude, quand je me caressais les tétons, ça me faisait encore plus vibrer que normalement.

Didier est venu me voir, j'ai fait celuicelle qui ne va vraiment pas bien. J'avais mis un gros pull à col roulé pour essayer de cacher cette part "énorme" de féminité.

— Non non Didou, juste je vais pas bien.

Il était redescendu, et je suis restéE seule. J'ai fini par m'endormir.

Le lendemain, en me réveillant, j'espérais que ma poitrine ait disparu.

Peine perdue !

Aussi... beaux et ronds qu'hier, mes nichons étaient toujours là !

Je suis alléE prendre une douche.

C'est là que c'est arrivé :

Le truc pendouillant entre mes jambes était étonnamment... tombé ! Il gisait, tel un gros lombric inutile, à mes pieds.

Un éclair traversa mon esprit : Qu'est-ce que j'avais à la place ? Et d'ailleurs, est-ce que j'aurais autre chose ? Et pourquoi j'avais pas mal ?

Vérification faite : j'avais un sexe féminin. Sans poils c'était tout de suite visible.

Je me suis recouchéE tout de suite. Je me suis pincéE... rien ! Toujours cette réalité alternative où je devenais... femme.

Tout un tas de questions m'assaillaient :

- Quand aurais-je mes règles ?
- Est-ce que je pourrais porter des enfants ?
- Aurais-je toujours le chiffre 1 à la Sécu ?
- Et dans quel état j'erre ?

Je me posais toutes ces questions quand je vis mon ventre se gonfler tout seul.

J'ai immédiatement pensé à la Sainte Vierge !
Nan je vous jure !

Et si j'étais le premier gay enceint ? Que va dire Didier ? Est-ce que je devrais avorter ou voudra-t-il être "le père" ? Je me tournais et me retournais dans mon lit, n'arrivant pas à trouver le sommeil.

"Est-ce que ce sera une fille, ou un garçon ?", je me posais et me reposais tout un tas de questions.

Je me suis finalement endormiE.

Le lendemain, avec angoisse, j'ai écarté les draps :

Je suis redevenu comme avant ! Un garçon.

C'est alors que je me suis dit que c'était quand même mieux d'avoir le choix d'être qui on voulait être, finalement.

Les limbes pacifiques
2001

L'histoire se passe en 2001, mais c'est un an avant que Didier rencontre Gérard. Alors que tous les mecs qui passaient pour des consultations privées ne revenaient jamais.

Lui, Gérard, revint.

Une, deux, trois... et finalement s'installa à la maison, en bonne partie. Ça n'était pas pour me déplaire ; après sept ans, un nouveau visage, une nouvelle pensée ne pouvait qu'enrichir notre quotidien.

Octobre 2001, nous sommes tous les trois à table, en train de déjeuner dans le "jardin". Évidemment, Gérard et moi tout nus. C'est tellement plus agréable, et si ça peut faire plaisir à Didier, où est le souci ?

C'est à ce moment-là qu'une nacelle s'est posée délicatement juste à côté de nous.

Un grand mec, avec une moustache en guidon de vélo en est descendu :

— Pardonnez-moa, je souis oune peu perdiou, je souis bien aux Bahouamas ?

C'est Didier, en chef de clan, qui lui répondit :

— Pas du tout, vous êtes à Gentilly... dans un jardin. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Piourriez-viouis m'indouiquer le direction de le Bahouamas ?

Didier se gratta la tête pour y chercher une réponse, une idée. Quelque chose d'utile à ce nouvel arrivant.

— Si vous voulez, mais on pourrait peut-être aller avec vous, je connais pas les "Bahouamas".

Je me permis de reprendre Didier :

— Je pense que monsieur voulait dire "Bahamas", Didou.

— Oui/yes c'est exactlyment ceula quieu je voulais dire : les "Bahouamas".

On se regarde tous les trois. On réprime le rire.

L'angliche reprend :

— C'iest oune bionne idea. J'ai dou la place dons ma nacielle.

Juste le temps de faire quelques bagages : de quoi rouler des joints, quelques livres et l'ordinateur portable.

On monte dans la nacelle... et hop !

Le voyage s'est bien passé. Il faut dire que depuis le 11 septembre de cette même année, prendre l'avion était devenu un sport de combat. Mais personne ne peut prendre l'avion à poil, pourtant ça fluidifierait le trafic j'en suis sûr.

Bref... au bout de quelques heures, on se retrouve sur une île déserte, le ballon est parti avec Andrew, mais sans la nacelle. Accroché aux filins, il a filé... à l'anglaise ?

— Quelqu'un a vu ma boîte à joints ?

Gérard et moi on était un peu embarrassés, parce que Didier ça le rendait "normal" le p'tit bédou.

Au bout de quelques instants, c'est moi qui l'ai trouvé.

— ICI ! criai-je comme si j'avais trouvé le trésor de Rackham le rouge.

— Aaaaah, fit Didier dans un rôle de satisfaction.

— Si on explorait un peu l'endroit, histoire de nous installer au mieux, Didier ?

— Tu as raison Gérard.

Nous voilà faisant la promenade du proprio, par le bord.

L'île est plus ou moins ronde, entourée d'une plage de sable fin ; les arbres viennent doucement caresser les vagues de leurs ramures, tandis que de petits animaux très amicaux, s'ébattaient joyeusement. Au centre, il y a une petite colline verdoyante et arborée.

Il fait beau, il fait chaud, nous sommes bien ici. Didier n'a rien de prévu ces prochains six mois, et moi non plus.

— Tiens ! Une cabane !

C'est Gérard qui l'a vue le premier. En fait de cabane, c'est un beau petit chalet. Tout en bois très mignon, avec des fleurs aux fenêtres. Un étage avec un grand balcon.

Une piscine devant.

Tout ce qui faut... et même des cobayes qui tournent dans une roue pour fournir

l'électricité. Ingénieux... pas sympa pour les cobayes. Mais ingénieux tout de même¹.

On arrive devant, c'est encore mieux de près que de loin.

Il y a un type sur le perron, en bermuda, avec une chemise hawaïenne, des tongs aux pieds, cheveux longs et mal rasé :

— Bonjour messieurs, je suis désolé, on est fermé.

— Et pourquoi ? demande Didier.

— On est samedi et je suis vendredi... revenez la semaine prochaine !

On était un peu surpris, mais faut se faire aux autochtones.

On a fait demi-tour, on est retourné sur la plage, juste le temps pour Didier de rouler un joint et de demander un petit service. Gérard, en faisant du bateau-stop, nous avait déjà trouvé quelqu'un pour nous conduire...

...à bon port.

¹ Je voudrais vous y voir à écrire des histoires comme ça !
NdA

Voyage à Santorin
2002

C'était en mars 2002, Didier avait décidé d'un voyage en Grèce... jusqu'à l'île de Santorin, avec Gérard et moi.

Ça faisait en effet un peu plus de deux ans que nous formions un ensemble de trois hommes, qui vivions ensemble et partagions les mêmes sentiments les uns envers les autres.

Ce jour-là, nous étions encore à Athènes après quelques jours de visites. Nous quittions l'hôtel où nous avions partagé la même chambre.

— Au revoir messieurs, j'espère que votre séjour vous a satisfait.

— Aucun souci, ce fut enchanteur.

Didier avait un sourire carnassier en disant ça, nous venions de partager un moment de très chauds ébats.

C'est d'ailleurs assez étonnant, car quand un couple d'hommes prend une chambre dans un hôtel, il y a toujours une "suspicion" d'homosexualité, mais lorsque trois hommes partagent une chambre, le "regard" du réceptionniste est très différent... en fait ça paraît presque "normal". Et ça m'a beaucoup amusé.

Nous avons pris nos bagages et nous quittions donc cet hôtel d'Athènes où nous terminions cette pénultième étape hellénistique.

Nous avons pris place sur le bateau pour Santorin. La mer était légèrement agitée, il faisait un soleil radieux.

Le voyage se déroulait paisiblement sur cette Méditerranée légendaire, berceau antique, j'avais l'impression d'être au centre de cette source historique de notre civilisation occidentale.

— Viens Denis, on approche de l'île !

Gérard était sur le pont, je le rejoignis. Et soudainement cette vieille attirance du vide. J'étais au bord, entre le bateau et l'eau. Une envie de plonger, de m'oublier dans ce que je ressentais comme une étrange immensité. Je

me retenais bien sûr, et je fis deux pas en arrière.

Cependant il y avait quelque chose d'insolite, les vagues se déplaçaient paresseusement. Un peu comme un film au ralenti. J'avais pu distinguer quelques gouttes s'échapper de la frise coupante, suspendues en l'air et se mouvant avec une douce lenteur...

...c'était pourtant assez incroyablement... normal.

Le bateau accosta. Nous allions à notre hôtel.

— Où est ma boîte à joints Gérard ?

— Ici monsieur.

"Mon" Gérard n'appelait Didier que par ce titre. Jamais par son prénom. C'était son totemisme à lui. Didier s'y était fait à la longue.

— Viens Gérard, j'ai envie d'un peu de toi.

Je les laissais, j'étais à ce moment-là de toute façon autre part. J'allai sur le balcon. Je m'assis dans un transat qui m'attendait, j'avais un verre de whisky et je m'étais allumé du cigare... moment d'extase.

Je regardais l'univers autour de moi... j'étais si bien, bizarrement comme si j'étais "chez moi".

J'imaginai Ulysse sur son bateau, dans la caldera de Théra, cherchant et recherchant la route d'Ithaque.

J'imaginai les dauphins accompagnant Poséidon vers quelque rendez-vous avec Aphrodite.

J'essayais de ressentir la peur qu'avaient pu avoir les habitants lorsque le volcan fit éclater la fureur d'Héphaïstos et détruisit non seulement la presque totalité de cette île, mais engloutit du même coup la civilisation minoenne.

Dantesque.

J'étais dans mes rêves éveillés lorsque Didier me caressa le cou.

— Alors Denis ? Tu aimes ?

— Oh oui Didou... c'est encore plus grandiose que ce que j'avais imaginé.

— On va en ville avec Gérard, tu viens ?

Parler de "ville" est un bien grand mot, c'est principalement une suite ininterrompue de boutiques de souvenirs et quelques cafés.

Nous nous sommes arrêtés à la terrasse de l'un d'eux...

— Trois demis s’il vous plaît.

— Sorry ?

— Three beers please, dit Gérard.

Le serveur fit un sourire de remerciement et s’en allât.

Je regardais le ciel. Je sais bien sûr que les nuages, lorsqu’on les regarde naviguer paisiblement au firmament, vont mollement suivant leur chemin au gré des souffles d’Éole.

Mais là... ils étaient comme bizarrement paresseux.

Je n’y prêtais pas plus attention. “Je dois être sous le charme” pensais-je...

La terrasse de cet endroit était face à la caldera, la journée prenait fin et Hélios finissait sa course au couchant. Ce lent passage du jour à la nuit, ce cercle orangé. Moment divin... et pourtant si humain.

Et je la vis.

Une mouette, à pas plus de deux mètres au-dessus de nous. Le mouvement de ses ailes était si lent que j’apercevais ses plumes ébouriffées. L’oiseau volait lentement, comme image par image. C’était vraiment merveilleux... irréel.

Me revint en mémoire, ce film de mon adolescence : Jonathan Lingstone...

J’avais l’impression de planer aussi.

Didier et Gérard me regardaient, interrogateurs.

Je souris. J’étais heureux.

— Merci Didier.

Le dragon d'Along
2003

Viêtnam. C'était en mars 2003. Didier et moi, étions dans la voiture qui nous emmenait vers Along... la baie d'Along. L'un des joyaux du monde.

Ce lieu est si extraordinaire, que l'on a imaginé quelle pouvait bien en être la source. Pourquoi ce paysage aussi fantastique...

Je vous rapporte ici la légende en préambule : Dans les eaux d'Along un dragon énorme, qui était si grand que lorsqu'il se déployait, "son corps soutenait toute la terre d'Annam, son cœur était à Huê, ses membres s'étendaient entre les deux deltas du nord et du sud". Un jour, les esprits des eaux décidèrent de s'en débarrasser. S'alliant à des hommes, des poissons et des esprits de l'air. Le dragon, qui se méfiait, cracha un jet de flammes qui les pétrifia tous pour l'éternité. Ainsi naquit le paysage qui compose la baie d'Along.

— Est-il possible d'aller dans la baie ?

Didier se renseignait auprès du chauffeur, heureusement francophone. Il faut vous dire qu'ici les Français ont plutôt une bonne réputation, et ce malgré le passé colonial, à l'époque du Tonkin, ainsi on trouve beaucoup de Vietnamiens parlant français. Le chauffeur, aux belles dents blanches, d'une humeur joyeuse, lui précisa :

— Bien sûr, on peut y louer une jonque ou un bateau. Et même y passer la nuit.

Didier avait les yeux illuminés, et moi je me prenais pour un aventurier sur les traces d'Indiana Jones.

On n'a pas vu grand-chose de la cité, car on est allés tout de suite au port, et Didier a loué un bateau. Les jonques ont quelque chose de plus facticement "touristique". Et à mon humble avis, il y a un peu plus "d'authenticité" avec un bateau.

Nous avons vogué mollement dans la baie. Nous sommes passés à côté d'un "lieu de pêche". Accroché à l'un des pitons rocheux sortant de l'eau. "Certainement l'une des victimes du dragon" pensais-je. Il y avait une

sorte de baraque en bois, avec un grand débarcadère. Mais personne.

Un peu plus tard, Didier voulut absolument faire quelques brasses.

— Tu viens Denis ? Elle est bonne tu sais.

J'hésitai beaucoup : l'eau n'est pas mon élément favori. Mais je me laissai faire, comme d'habitude avec Didier. Et puis je me suis dit que c'était idiot d'être ici et de ne pas tenter l'expérience.

Je me mis donc avec appréhension dans cette étendue immense et sans fond. Je faisais quelques mouvements avec les bras, m'éloignant d'un ou deux mètres du bord du bateau.

Soudain, je sentis quelque chose frôler mes jambes.

Pris d'une petite panique contenue, je décidai que c'était assez pour l'expérience. Je remontai à bord. Qu'est-ce que c'était que ce truc qui m'avait frôlé ?

Je n'en parlai pas, me disant que ce devait être mon imagination et ma crainte de l'eau.

La nuit tombait. Didier revint de sa baignade. Et quelques heures plus tard, malgré le remous, je finissais par m'endormir, à côté de Didier.

Au petit matin, nous nous sommes levés.

J'ai entendu Didier crier :

— Il y a quelqu'un ? Ohoh !... Il n'y a plus personne Denis !

— Merde ! Comment on va faire pour rentrer ?

Le bateau était au milieu de nulle part, et dans le brouillard on ne distinguait qu'assez mal quelques pointes émergeant de l'eau.

Les vagues commençaient à être plus fortes et le remous s'est accentué. À tel point que nous devions absolument nous tenir à quelque chose pour ne pas tomber.

On a alors entendu quelque chose siffler dans l'air au-dessus de nos têtes.

— Putain c'est quoi ça ?

Didier, tout comme moi, commençait à angoisser un maximum.

Après quelques minutes, ce fut une sorte de plainte, un rugissement plaintif plutôt.

Et c'est là qu'on le vit.

Une grosse tête, un peu comme sur les dessins chinois, sortait de l'eau. Il ne semblait pas agressif, ses yeux étaient même emplis de tristesse. Je crois que nous avons dépassé le stade de la peur.

C'est Didier qui remarqua la chose :

Une sorte de grand bout de bois était fiché dans sa gueule, comme un gros cure-dents planté dans sa gencive.

La créature s'approcha.

Je balisais, mais je laissais Didier faire. Qu'y pouvais-je de toute façon ?

— Attends mon grand, je vais t'aider.

Il pris le bout du bâton et l'extirpa.

Aussitôt l'on vit l'être se redresser devant nous, sa tête disparut dans la brume, bien au-dessus de nous. Ses petits membres supérieurs et ses griffes s'agitèrent frénétiquement, comme quelqu'un qui vient d'apprendre une très bonne nouvelle, il était simplement heureux.

C'est durant la nuit suivante qu'il nous "ramena" au port, comme pourrait le faire un sous-marin, en nous portant sur son dos.

C'est étonnant comme certaines légendes peuvent être vraies.

La nuit du mort pas vivant
2004

28 octobre 2004. Nous avons passé, Didier, Gérard et moi, une de nos soirées sexe. J'aimais particulièrement bien ces soirées-là, qui étaient des soirées assez chaudes.

Vers 22 heures ou un peu plus tard, Didier étant fatigué, on a pris congé de lui, le laissant dans les bras d'un autre ; Morphée.

— Tu viens dans ma chambre Gérard ? On va se prendre un p'tit mojito, histoire de finir cette agréable soirée.

— Bonne idée, monte, je vais chercher ce qu'il faut.

Et quelques minutes plus tard, voici Gérard revenant avec la bouteille de rhum, un "bon" rhum, du sirop de sucre de canne et du citron vert dans sa petite boule ovoïde.

On parlait de tout et de rien dans ces instants-là, c'était vraiment agréable, détendant. J'apprenais beaucoup de lui. Du monde. Des relations humaines.

Il devait être plus de 23 heures quand il est allé dans sa chambre.

Je me suis endormi. Béat.

En pleine nuit, Didier m'a appelé :

— Denis ! Gérard est plus là !

Le temps que j'émerge de mon sommeil, ses paroles s'engouffraient mot à mot dans mon esprit :

Gérard...

est...

plus...

là.

Je me levai d'un coup pour rejoindre Didier à l'étage inférieur.

En effet, sa chambre était vide : personne.

Le lit était juste un peu en tapouillon.

— Viens, on va voir dans le jardin.

Nous sommes donc descendus tous les deux voir s'il était peut-être là.

Gérard était assis dans un des fauteuils du jardin, les bras bien placés sur les accoudoirs, silencieux, le regard perdu dans le vide.

Nous nous sommes rapprochés.

— Gérard ? Tu vas bien ?

Pas de réponse.

— Gérard, coucou.

Pas de réponse.

En étant plus près, et parce que les lumières du jardin sont très douces, on ne l'avait pas encore remarqué : il était très blanc. Livide en fait.

— Va téléphoner Denis.

— À qui ?

— À Yvan.

Yvan était médecin, c'était un vieil ami de Didier.

Tandis que j'allais dans le bureau de mon amour pour appeler Yvan, Didier alla chercher un verre d'eau.

Nous nous sommes retrouvés quelques instants plus tard devant le fauteuil. Celui-ci était vide... Gérard n'était plus là !

— Merde ! Il est où me demanda Didier.

— Bah je sais pas, fis-je les bras ballant.

On est remonté dans sa chambre... pas de Gérard. On est allé dans les pièces du bas. Et là, Gérard était assis sur une chaise.

Toujours inerte.

À ce moment-là, la sonnette de la porte d'entrée nous réveilla de notre stupeur.

Nous sommes montés. Didier a ouvert la porte. C'était Yvan.

— T'as été rapide !...

Yvan, était assez inquiet, sans répondre, il demanda tout de suite :

— Où est Gérard ?

— Il est en bas... en ce moment.

Yvan sembla ne pas entendre et se précipita.

— Il n'y a personne !

Nous l'avions suivis, et en effet... pas de Gérard.

Yvan, Didier et moi on s'est regardé... et dans un élan commun, nous nous sommes précipités pour aller voir où il avait bien pu passer.

Gérard était "revenu" dans le jardin, assis dans le même fauteuil que tout à l'heure.

Yvan, certainement par un réflexe professionnel, tâta le pouls de notre ami.

— Ben merde ! s'écria Yvan.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Didier.

— Il est mort !

L'émotion tragique passée, Yvan nous a accompagnés dans le bureau de Didier, et il a appelé lui-même la Police.

— C'est une procédure habituelle, vous savez, nous a-t-il dit pour nous rassurer.

— Ah ?

Didier et moi, on était cotonneux.

Au téléphone, Yvan a appelé la Police :

— ...oui, mort dans le jardin, il est assis. Arrêt cardiaque à mon avis... Oui je suis médecin... Bien... Dans quinze minutes, parfait.

Lorsque les flics sont arrivés, on a une nouvelle fois dû le constater... personne sur le fauteuil.

Un des policiers a dit :

— Il est où vot'macchabée ?

J'étais complètement abasourdi. Je suis monté voir dans sa chambre :

Il était là, allongé, paisiblement, dans la pose d'un gisant, comme un de ces rois à Saint-Denis, les mains croisées sur la poitrine.

— Ben le voilà, a dit le même policier.

— Oui, en espérant qu'il ne bouge plus.

Le flic nous a regardé bizarrement :

— Ben il est mort, et les morts ça bougent pas, c'est normal.

— Il paraît, a conclu Didier.

Les meutes
2005

La mort de Gérard, il y a un an, nous avait rapprochée, après plus de dix ans de vie commune. Et c'était bien.

J'avais mis fin aux extras que je m'étais autorisés, en douce. Principalement après la lettre anonyme de Paul. Paul avait été l'un de nos compagnons de jeux à trois ou quatre. Et son désir de m'évincer du paysage gentilléen avait fini par éclater au grand jour. Sa lettre nous permit de parler, Didier et moi ; moi et Didier. J'avais compris qu'il était vain de chercher chez les autres ce que je n'avais pas avec Didier, puisque je ne faisais que reproduire en fait ce qui se passait avec lui. Le serpent qui se mord la queue doit se rendre compte à un moment que ça fait mal.

C'est vers la fin de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui, "les émeutes de 2005" que se situe ce récit. Lors de cette nuit du 10 novembre, où nous nous retrouvions comme aux premiers temps de notre amour. Elle restera comme une de ces nuits étranges par la folie de l'humain, pour ne pas dire "l'inhumain" qui s'exprima d'une manière atroce.

Nous avons fini de dîner, Didier et moi, et nous nous préparions pour une tendre soirée agréable.

C'est vers 20h30 que ça commença.

Un cri dans la rue.
Didier est allé à la fenêtre... et je l'y rejoignis.

Un homme assez jeune était coincé contre un mur, face à cinq ou six personnes d'âge mûr. Le premier avait le visage en sang et son visage était déformé par la peur. Les autres, dont une femme, avaient un rictus de haine mêlée de crainte. Eux étaient armés de bâtons.

— Alors salopard, tu fais moins l'fier hein ? cria l'un des "vieux".

— On va t'faire la peau... l'basané !
Joignant l'acte à la parole, la "vieille" qui venait de proférer cette sentence, abattit son énorme gourdin sur le crâne de la victime.

Le crâne fut enfoncé, et le corps, comme un pantin sans fil, tomba à terre.

Didier et moi nous nous sommes reculés. Effrayés par cette vision d'horreur. Il me serra contre lui.

Nous entendions les coups fracasser les restes désarticulés de ce qui fut un être humain.

De loin, notre regard fut attiré par des feux s'avancant sur la passerelle de l'autoroute, de l'autre côté du terre-plein en face de la maison.

Une rumeur, un grognement de foule : un ensemble sauvage se rapprochait du massacre en cours.

Une troupe, je devrais dire "une meute" de jeunes gens énervés se mit à courir sus aux "vieux". Ces derniers couraient en tous sens, essayant d'échapper à la vengeance furieuse des "jeunes".

Ceux-là avaient, qui des bâtons, qui des coupe-coupe, qui des chaînes de vélo.

Des petites grappes se formaient autour de l'un ou l'une. Les cris, les abjurations, les plaintes se mêlaient aux bruits sourds de leurs armes.

Une voiture, à quelques mètres sur la droite de notre maison, s'enflamma. Deux ou trois "jeunes", ivres de folie, prirent la "vieille" et la jetèrent dans les flammes.

Ils rirent comme des démons pris d'un délire orgiaque. Ils dansèrent autour du feu.

De l'autre côté, sur la gauche ; quelques "vieux" avaient réussi à encercler deux ou trois "jeunes" qui ont été coupés en morceaux. Au sens premier du terme. L'un des assaillants s'empara d'un des bras tombés par terre, et tel un trophée, il le hissa au-dessus de sa tête en commençant d'entonner La Marseillaise.

Mais une barre de fer le transperça de part en part, figeant ses comparses dans un silence soudain.

Les deux meutes s'entrechoquèrent alors et se fracassèrent dans une partie de fureur sanglante et désordonnée.

Il n'y avait plus que ce déchaînement de violence qui tournait dans une farandole haineuse.

C'est à ce moment-là que les sirènes de voitures de Police coupèrent court à la cacophonie de l'étripage en cours. Mais les combattants n'y prêtèrent pas attention, continuant à qui mieux mieux leur funeste folie.

Et bientôt ce furent aux forces "de l'ordre" de se mêler à la cohue ignoble et possédée. Les uns frappant les autres et les autres découpant les uns.

Ça a duré comme ça durant des heures.

Ce n'est qu'au petit matin, à l'aube rougeoyante d'un beau vendredi, que le silence paisible d'une matinée revint prendre possession du temps.

Faute de belligérants, la bataille avait pris fin. Des tas informes de corps embrochés parsemaient les lieux, juste en dessous de nos fenêtres.

Nous nous sommes étreints, nous étions vivants.

Le château de l'antiquaire
2006

Par le biais du minitel, Didier avait rencontré Loïc, un antiquaire dont il se servait pour son plaisir.

C'était un petit homme qui n'arrêtait pas de parler, mais qui était si excentrique qu'il en était charmant.

Il venait de temps en temps à la maison pour ouvrir sa bouche à l'usage de Didier, c'était sans doute le meilleur moyen de le faire taire.

Et puis, au fur et à mesure de ses visites, nous avons sympathisé, plus que de coutume.

Loïc était propriétaire d'un château, dans une province giboyeuse. Didier trouvait l'idée de baiser son amant dans l'une des nombreuses pièces du château, encombrées d'objets hétéroclites... tout à fait distrayante. Il en avait hâte.

Quelques temps plus tard, Loïc, mû par le désir de faire plaisir à Didier, et certainement aussi pour lui présenter son héritage immobilier... nous sommes allés voir son château.

Au détour d'une petite route dans les bois, le château nous apparut. C'était une bâtisse de style Renaissance... ni douve, ni pont-levis... un gros château bourgeois, très en longueur.

— Ah oui, Loïc... pas mal, fit Didier.

— Oui... mais ça reste de la Renaissance, fis-je.

Le mot "château" m'avait évoqué autre chose que ce gros machin prétentieux. J'avoue, j'étais pour ma part plutôt déçu. Mais mon Homme était heureux, c'était là l'essentiel, et puis Loïc, je l'aimai bien au fond.

Un canard vint se dandiner vers nous, un beau colvert, il avait l'air curieux de nous.

— Alors ? Tu nous ramènes encore de nouveaux visiteurs ?

Loïc se baissa, en pliant les jambes.

— Comme tu vois, Archie.

Didier et moi, on regardait ça, comme si c'était un film des Marx Brothers.

— Dit, Loïc... je me trompe pas, c'est bien à un canard que tu causes... là ? intervint Didier, très calmement.

— Je suis plus qu'un canard... je suis... Archie !

Loïc se releva en souriant à l'animal :

— Allons, le prends pas mal, tu sais bien que tu es unique.

Le canard parut sourire, voire rougir. Il fit demi-tour, très mondain, et s'en alla paisiblement vers la mare d'où il venait.

— Tu as d'autres pensionnaires de ce genre... Loïc ? fis-je, mi-inquiet, mi-amusé.

— Pas de ce genre... non.

Nous avons gravi les quelques marches jusqu'au palier de l'entrée, sur la gauche de cette demeure, qui paraissait déjà moins terne à mes yeux... et qui intéressait de plus en plus Didier.

La porte s'ouvrit, mue comme par un enchantement. Quelques notes de harpe en marquèrent l'instant.

Didier regarda à droite, à gauche, en haut... puis Loïc droit dans les yeux.

— T'en as beaucoup des surprises de ce genre ?

— Pas de ce genre... non.

Depuis le vestibule, un long couloir longeant la façade, distribuait les pièces, toutes sur la gauche.

La première était un grand salon donnant sur le parc. Un grand canapé d'âge incertain, habillé de coussins aux couleurs bigarrées trônait là, à côté d'un vieux piano à queue, noir.

Dès que nous y sommes entrés, le piano se mit à exécuter une sonate de Chopin.

Didier s'approcha de l'instrument, comme pour vérifier la mécanique magique. Mais rien... juste un piano... qui joue tout seul.

Didier se retourna vers notre ami Loïc.

— Surprenants tes objets, c'est le dernier de ce genre ?

— Pas de ce genre... non.

On passa depuis l'intérieur de cette pièce à la suivante. Une grande bibliothèque ornait tout un mur. Des centaines d'ouvrages, tous reliés à l'ancienne. Suétone, Dumas, Villon, Céline, entre autres auteurs ; et bien en vue, placés comme des trophées, d'énormes volumes illustrés par Doré : La divine comédie, Les fables de La Fontaine, ...

Didier, très attiré par un exemplaire illustré d'un texte sulfureux de Sade, s'en saisit, et l'ouvrit.

Aussitôt, des râles de plaisir se firent entendre, comme un fond sonore ; suivis de coups de fouet invisibles cinglant l'air.

Didier referma précipitamment le livre qui manqua de lui échapper des mains.

— C'est quoi ça Loïc ? T'en as encore beaucoup de trucs dans ce genre ?

— Pas de ce genre... non. Mais tu aurais dû ouvrir le Dante.

Je me souviens avoir souri, ce château me plaisait de plus en plus.

De pièce en pièce, nous découvriions des objets animés... heureusement de bonnes intentions.

Didier allait de surprise en surprise et Loïc, répétant à chaque fois son antienne :

— Pas de ce genre... non.

Didier finit tout de même par lui demander :

— Alors, de quel autre genre sera la surprise ?

— Venez, suivez-moi au haras. Je vais vous présenter mes Houyhnhnms.

— Des quoi ? fit Didier éberlué.

C'est en voyant les chevaux jouant aux cartes, assis sur de gros bidons que Didier décida de retourner à Gentilly.

Un canard qui parle, une porte qui joue de la harpe, un piano jouant seul du Chopin, un livre de Sade sonore, ça pouvait encore passer... mais des chevaux issus des aventures de Gulliver, c'était un peu trop.

Laissant Loïc plus étonné qu'autre chose, nous sommes rentrés tout deux à Gentilly... au triple galop.

Huit fois huit
2007

Didier ne fêtait jamais son anniversaire, mais il avait décidé de fêter celui-là... ses soixante-quatre ans.

C'était le 7 décembre, le jour même de cette date anniversaire. Il me dit :

— Huit fois huit, c'est un chiffre qui compte.

Je savais que mon homme était spécial, il avait quelquefois ce genre d'idées et c'était une partie de son charme.

Nous étions seuls ce vendredi, les invités ne devaient venir que le lendemain.

— Ça te dirait un voyage avec moi, ce soir pour fêter ce "huifoihuit".

Je le regardai incrédule, comment pourrions-nous partir en voyage ? Alors que samedi nous recevions plus de trente personnes pour ce moment festif.

— Comment ça, "un voyage" Didou ?

— Oui, tu vas voir.

Il me prit gentiment par le bras et m'emmena dans sa chambre. Il commença à se déshabiller.

— Allez, Denis, à poil !

Voulait-il me faire l'amour ? Était-ce ça son "voyage" ? Je lui obéis tout de même.

Nous nous sommes installés sur le grand tapis, devant son lit. Nous étions assis en tailleur, nus. Il s'était collé à moi, dans mon dos, ses jambes de chaque côté de moi. Je sentais son sexe contre mes fesses. J'étais bien et tellement heureux de le sentir si joyeux.

Il posa ses bras sur mes épaules, les refermant sur mon torse. Il me serra contre lui. J'avais un sentiment de plénitude. Un grand moment d'amour.

— Détends-toi et ferme les yeux.

Encore une fois, je me laissai faire. Je fermai les yeux.

Quelques instants plus tard je sentis le vent caresser mon corps, un vent chaud. Je gardai mes yeux bien clos malgré l'étrangeté de cette sensation.

J'entendis de temps à autre le bruit de quelque mouette. Mais qu'importe, je sentais toujours mon amour me serrer contre lui, et son sexe toujours contre mes fesses.

Puis le vent se calma, et je sentis comme si le tapis se posait sur une surface douce.

— Tu peux ouvrir les yeux Denis.

Quand je les ouvris, j'étais sur une plage baignée de soleil, face à... de grandes statues. Je les reconnus tout de suite, c'étaient celles de l'île de Pâques !

J'étais éberlué. J'eus du mal à y croire. Didier me tenait encore contre lui. Il m'embrassa dans le cou.

— Tu aimes, mon amour ?

— Bien sûr Didou... mais... comment as-tu fais ?

Il me regarda, de ce sourire que j'aimais tant, celui que j'avais vu quand le premier jour, il m'avait fait l'amour.

— Il suffit d'y croire, tu sais.

Je croyais tellement en lui, j'étais tellement à lui, que j'acceptai sans rien dire. C'était extraordinaire. Quelques minutes plus tôt, nous étions le soir, dans sa chambre, en décembre. Et là, je me trouvais avec lui, comme en été, dans ce paradis terrestre.

Tous les deux nus, sur un tapis... face aux gigantesques statues de l'île de Pâques.

Il se leva le premier, me prit par la main, et m'emmena pour me montrer ces merveilles.

Nous allions d'une statue l'autre, les caressant, comme d'anciens amants que nous retrouvions après un long voyage.

Nous sommes retournés sur le tapis. Il s'est assis en tailleur et moi aussi, face à lui.

— Tu as faim ? me demanda-t-il.

— Oui, un peu, maintenant que tu me le demandes.

— Tu as envie de quoi ?

Je le regardai, je regardai autour de moi... il n'y avait vraiment pas de quoi se faire un gueuleton.

— Je sais pas, tu crois qu'on trouvera de quoi ici ?

— Je ne t'ai pas demandé de faire les courses ici, mais "de quoi tu as envie".

Je commençai à comprendre, mais mon esprit cartésien se refusa encore à l'accepter, je me lançai quand même.

— J'aimerais bien une belle pièce de viande, avec des haricots verts, une bonne sauce, un bon vin, du fromage et du bon pain bien croquant.

— Ferme les yeux alors.

Je souris... comment se pourrait-il qu'il puisse exaucer mon vœu ?

Quelques instants plus tard, je sentis une bonne odeur de viande chaude, un fumet de bon fromage et cette odeur particulière du pain sortant du four du boulanger.

Il colla ses lèvres aux miennes et m'embrassa. Je lui offris ma bouche, je fondai d'amour, toujours les yeux fermés.

— Tu peux rouvrir les yeux.

Et je vis ce que j'avais senti. Il y avait en plus deux assiettes, des couverts, bref tout ce qu'il faut pour manger.

Nous avons donc pris ce repas venu de je ne savais où. Mais qu'importe. Je prenais ce que j'avais.

J'étais un peu fatigué. Peut-être le voyage. Il m'a alors proposé de m'allonger et de mettre ma tête entre ses cuisses. Je sentais son sexe contre ma joue. Mais j'étais trop fatigué maintenant pour lui dire merci autrement.

Il caressait mon crâne, tendrement.

Je me suis réveillé le lendemain. J'étais dans mon lit. J'avais dû rêver. Je me suis levé. C'est là que je l'ai vu. Juste à côté de là où mon corps reposait :

Une étoile de mer.

Une place au lit
2008

Didier avait, ce qu'il est convenu d'appeler, un "gros appétit sexuel". Et n'étant absolument pas jaloux, il pouvait bien recevoir autant d'amants qu'il le souhaitait ; cela ne me dérangeait pas du tout.

Un jour, il s'est passé quelque chose d'assez surprenant.

Ce soir-là, Didier m'appelle dans sa chambre, alors que je regardais un film de Ozu dans ma chambre.

— Denis ! Viens.

J'arrive, et je vois dans le lit de Didier, un grand type, plutôt beau mec, moustachu, un peu à la manière de Tom Selleck, l'acteur de série des années 80. Mais lui, là, devant moi, était habillé en fille... quand je dis "en fille", c'était plus genre assez "pute". Il était à quatre pattes, entre les cuisses de Didier.

Viens Denis, j'ai envie qu'il te baise.

Je rougis un peu. Je ne m'attendais pas à ça.

— Je vais me préparer alors ?

— Oui, c'est ça, et fais vite.

Je remonte, et je me lave le cul, afin d'être "disponible". Je redescends, et je reviens dans la chambre de Didier.

Là je vois un petit asiatique, assez âgé, mais encore assez beau. La peau toute lisse, et un grand sourire aimable. Il est en train de faire plaisir à Didier avec sa bouche.

— Alors ? Viens Denis. On t'attend.

— Mais... le grand mec... il est où ?

— Quel grand mec ?

— Ben...

J'ai vraiment l'air d'un idiot.

Mais à ce moment-là, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Rhabille-toi, et va voir ça.

En quelques instants je me revêts, je descends voir. J'ouvre la porte.

Un grand mec, plutôt beau gosse, moustachu, à la façon de Tom Selleck, est à la porte.

— Monsieur Dumas ?

— Non, il est... enfin... il est occupé. C'est pour quoi ?

— Des voisins se sont plaints des allées et venues chez monsieur Dumas.

Je suis un peu fâché d'une telle dénonciation. Surtout que les voisins savent certainement déjà que mon chéri est psychanalyste, et qu'il reçoit ses clients ici depuis des années.

— Mais c'est bien normal, monsieur Dumas reçoit ses clients, réponds-je du tac au tac.

Le grand type à l'air satisfait. Il s'en va.

Je retourne dans la chambre de Didier, je me prépare à me déshabiller de nouveau, pour cette partie de six jambes en l'air.

Là, je vois, à la place du charmant asiatique, un gros mec, avec un cul d'orang-outan. Il est, lui aussi, entre les cuisses de Didier... à quatre pattes, mais il porte une cagoule en cuir, on ne voit rien de son visage.

Je regarde à gauche, à droite... aucun asiatique en vue.

— Tu fais quoi Denis ? Fous-toi à poil.

Au moment où j'allais rejoindre le duo, la sonnette se fait de nouveau entendre.

Didier à l'air contrarié. Il soupire :

— Allez ! Va voir !

Je me rhabille.

Je descends.

J'ouvre la porte.

Le même mec de tout à l'heure est devant moi.

— Que désirez-vous encore, je demande légèrement agacé.

Ça commence un peu à me fatiguer tout ça.

— Pourquoi monsieur Dumas n'a pas de plaque professionnelle, dites ?

Je garde mon calme...

— Parce qu'un psychanalyste n'est pas un médecin... c'est une profession libre.

Le mec a l'air surpris.

— Vraiment ?

— Oui, fais-je, un brin cassant.

Je referme la porte sans attendre la question suivante. J'ai bien envie, et même peut-être un peu trop, de cette bacchanale proposée.

Je remonte.

Je m'arrête devant la porte : Et si ce n'était plus le même mec qui était à quatre pattes entre les cuisses de Didier ?

J'ouvre.

Ça n'a pas loupé.

Un mec assez maigre, un beau rouquin à quatre pattes entre les cuisses de Didier. Il a un cul superbe. Un peu strié, à force d'être cravaché.

— Bon, cette fois, viens Denis. J'ai envie qu'il te baise.

Ni une, ni deux, je me rerefous à poil.

Cette fois c'est le téléphone, dans le bureau de mon psychanalyste adoré qui sonne.

— Bordel ! Meeerde ! Va répondre, reste nu... et grouille !

Je descends.

Je décroche le téléphone.

— Allô ?

— Oui.

— Monsieur Dumas ?

Je reconnais, malgré le téléphone, la voix du grand mec avec sa moustache.

— Pas exactement... c'est pourquoi ?

— Je voudrais prendre un rendez-vous.

Je raccroche.

Je débranche le téléphone.

Je déconnecte la sonnerie de la porte.

J'entends :

— Alors ? Tu grouilles ?

— Oui mon amour, j'arrive.

Il n'y avait plus personne dans la chambre et je me suis retrouvé... à quatre pattes entre les cuisses de Didier.

La maladie de l'Homme
2009

— Denis, je viens de chier du sang.
Nous venons de faire l'amour, et encore nu dans son lit, je regarde mon Homme avec inquiétude.

— Merde, c'est pas cool.

— Je vais en parler à Marcel.

— Marcel ?

— Oui, c'est l'ange avec qui je suis en relation depuis le stage de cet été à Potin-le-Preux.

Mon amour a beau être psychanalyste, il est toujours dans des expériences très... spéciales. Je lui souris, après tout pourquoi pas.

Il va dans son bureau.

Je me rhabille et je vais travailler à mon bureau, dans ma chambre.

À midi, j'ai préparé un bon déjeuner : une salade de tomates, une pièce de bœuf, haricots verts et pour finir une tarte aux framboises... surgelés.

Didier arrive pour se mettre à table. Il me demande ce que j'ai fait pour le repas. Je lui donne le menu.

— Je ne dois plus manger de viandes rouges, et plus non plus de produits surgelés.

— Zut... tu veux que je te fasse autre chose ?

Je suis un peu déçu, mais il faut faire avec.

— Non, je vais quand même manger les légumes.

— Dis-moi, je peux te demander si ton ange voudrait pas faire les courses avec moi tout à l'heure ?

Didier me regarde. Il pense.

— Excellente idée Denis ! Je vais lui demander ça.

On finit de déjeuner. Je débarrasse. Je mets la vaisselle à la machine. Et on monte pour notre rendez-vous digestif... au lit.

C'est vers trois heures, alors que je me préparais pour aller faire les courses, que Didier me présente un grand mec, les cheveux blonds comme les blés. Un beau mec. Il porte des habits de Didier.

— Voilà Marcel, je lui ai prêté des affaires à moi... tu sais, les anges sont toujours à poil.

Pourquoi je ne suis pas étonné ?

— Je comprends bien, fais-je comme si c'était parfaitement normal.

On part tous les deux à pieds pour la succursale de la grande distribution.

— C'est là l'épicier ? demande Marcel.

— Euuuh, tu sais, c'est pas vraiment une épicerie... ou alors une maousse.

— Maousse ? C'est comme ça que vous dites ?

— Naaaaan, ça veut plutôt dire que c'est une grande épicerie.

Le chérubin gaulé me regarde comme un enfant qui vient d'apprendre un nouveau mot. Il est vraiment charmant et je me surprends à penser : "Je me demande si il est actif ou passif".

— Actif ! me dit-il.

— ?... Tu entends mes pensées ?

— Évidemment, sinon comment exaucer les vœux ?

J'ai soudainement l'air d'un con... à quoi pensais-je... évidemment.

On entre, et là il me demande :

— Où sont les jeunes pousses, les herbes et les légumes d'hiver ?

Je fais la moue, je me dis que ça ne va pas être simple.

Marcel déambule dans les allées. Il est en pleine découverte de ce qu'offre une société industrielle en terme de nourritures.

— C'est quoi ça ?

Il me désigne une pizza au rayon frais.

— C'est une pizza.

— Et il y a quoi dedans ?

— Des tomates, herbes de Provence, des olives et du fromage.

— Très bien !

Il en prend une dizaine.

Je le regarde médusé... je pense : "C'est ça les prochains menus à la maison ?" Je laisse faire... après tout, c'est un ange le séraphin !

On passe à la caisse.

Sur le chemin du retour, il me demande : C'est étonnant de mettre dans des boîtes les pizzas qui poussent sur les arbres.

Je n'ose pas lui retirer ses illusions, allez expliquer à un angelot la société de consommation !

On arrive à la maison. Marcel me quitte en me faisant la bise.

— Tu feras mes hommages à Didier.

Je souris.

Didier est au lit. Il n'a pas l'air très frais.

— Viens Denis, j'ai besoin de toi.

Je me déshabille, et je viens me blottir contre lui.

— Tu n'as pas l'air en forme, mon chéri.

— Ça va passer. Reste comme ça.

On est resté l'un contre l'autre toute cette fin d'après-midi. Je sentais bien qu'il n'était vraiment pas bien. Mais malgré ça, être tous les deux sans rien faire d'autre que de se sentir soudés, c'était presque magique.

Vers dix-neuf heures, Didier qui s'était assoupi dans mes bras, s'est réveillé.

Il semblait avoir retrouvé des forces.

— Alors, au fait tu ne m'as pas dit avec Marcel, comment ça s'était passé.

— Très bien. Il était surpris, mais il s'est vite adapté à la grande surface. J'ai évité de l'embêter avec les autres concepts de notre société moderne et occidentale.

— Je comprends, tu as bien fait.

— Merci Didou.

Je lui fais un bisou très tendre. Je suis heureux de le voir en meilleure forme.

— Et on mange quoi alors ?

— Une pizza !

La mort du cœur
2010

Début 2010, mon amour allait très mal, et son “ange”, une entité ésotérique qu’il s’était imaginée... Marcel... n’avait rien pu faire ; ni les médecines africaines, asiatiques ou autres. Il maigrissait, son corps si fort, ruisselant de vie, devenait celui d’un vieillard fatigué.

Un soir, après l’avoir laissé seul, après un baiser tendre, je retournai dans ma chambre.

Il m’avait souri, et ce sourire me rassura, naïvement.

Je m’installai à mon bureau, j’allumai l’ordinateur pour penser à d’autres choses.

— Que fais-tu ? me dit une voix.

Je regardai autour de moi. Je ne vis rien d’abord. Mais une toute petite souris blanche... un petit animal, aux longues moustaches, me regardait d’un air mélancolique, et pourtant souriant.

— C’est toi qui me parles, ou j’ai la berlue ?

— C’est bien moi, Denis. Je te repose la question : Que fais-tu ?

— Tu vois bien, je passe un peu de temps sur mon ordinateur, avant d’aller me coucher.

Elle me regarda un peu fâchée.

— Et pendant ce temps-là, que crois-tu que ton amour fasse ?

— Il dort, lui répondis-je, certain de mon fait.

— Tu sais qu’il va mourir ?

Cette fois c’est moi qui l’ai regardé, fâché. De quoi se mêlait cette petite chose pour me dire ça ?

— Qui te permet de dire ça, dis-moi ? Connaîtrais-tu mieux que mon Homme ce qu’il a à faire pour aller mieux ?

Elle resta silencieuse. Je devais avoir raison, car elle a disparu d’un coup. Je me dis alors : “Encore une qui croit détenir la vérité et qui du haut de ses dix centimètres pense avoir raison”.

Je ruminai un peu, et je me remis à mes activités virtuelles. “Didier ira mieux bientôt” me dis-je encore, et : ”Entouré de ces grands esprits, je suis sûr... il ira mieux”.

Le lendemain matin, je descendis dans la chambre de Didier, comme tous les jours depuis près de quinze ans.

Il dormait encore.

Je suis rentré dans le lit. Je me suis lové contre lui, sans le réveiller.

— Que fais-tu ? entendis-je de nouveau.

Doucement, je me retournai. Et je revis la petite souris blanche. Elle était à côté de la cafetière, sur la table basse où j’avais l’habitude de préparer le café de mon chéri.

— Chhhhhh, il dort !

— Tu sais qu’il va mourir, et tu ne fais rien.

Ça m’agaça, et je ne voulais surtout pas réveiller Didou. Je me retournai de l’autre côté, et je me mis un oreiller sur la tête. Je ne voulais pas l’entendre.

Au bout de quelques minutes, n’y tenant plus, très doucement, pour ne pas déranger Didier, je me retournai une nouvelle fois.

La souris avait disparu.

Didier se réveilla quand même. Étirant les bras... des bras si maigres... Il me vit et, me souriant, il me caressa la joue.

— Tu vas bien Denis ?

J’avais peut-être encore le visage de mon exaspération... je me calmai à l’instant, ne voulant surtout pas être une gêne pour mon amour.

Il me serra contre lui... de longues minutes. Je sentis sa respiration, elle était différente d’avant... d’avant son état.

— Tu vas bien Didou ? osais-je enfin.

— Plutôt bien. J’ai fait un drôle de rêve.

— Ah ? Tu veux me raconter ?

— Je ne me rappelle que d’une petite souris blanche, avec de longues moustaches. Elle avait une paire de lunettes, comme celle d’un médecin, et elle regardait constamment sa montre à gousset, comme inquiète.

Je gardai le silence sur ma rencontre... réelle, avec la même souris, dans ma chambre et ici même, ce matin.

— Et ça te parle ? demandais-je comme si moi-même j’étais psychanalyste.

— Non, mais j’ai un sentiment bizarre.

Je n'ai pas osé lui en demander plus.

Nous n'avons pas fait l'amour... en fait ça faisait même plus de six mois que nous ne le faisons plus. Ça me manquait beaucoup, mais je ne voulais pas trop lui en demander.

Et puis, au bout de près de quinze ans, on se dit qu'on a le temps. Que des jours meilleurs reviendront. Et puis avais-je le droit de l'épuiser de mes envies ?

Nous nous sommes levés.

— J'ai rendez-vous avec un médecin aujourd'hui.

— Ah ?

— Oui, à l'hôpital.

Je le regardai alors comme s'il m'avait dit qu'il allait voir un curé.

— Un "vrai" médecin ?

Il me sourit.

— Oui, il est grand temps.

Je n'osai lui dire que ça me rassura. Je n'ai rien contre les médecines extra-occidentales... mais quelquefois ça me semble intéressant d'avoir un autre avis.

Didier n'est pas rentré à la maison.

Il a été hospitalisé.

Il est mort.

C'était le 21 février de cette année-là.

La petite souris est revenue.

— Que fais-tu ?

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Didier Dumas fut mon compagnon, mon Homme durant quinze années ; de novembre 1994 à janvier 2010. Cet ouvrage comporte dix-sept contes, un par année. Ce sont des fictions plus ou moins en rapport avec l'évènement marquant de chacune. C'est pour moi la manière que j'ai de rendre hommage à lui, à nous.

"Fin d'après-midi ; je suis à la porte du 49 de cette petite rue gentilléenne. Je sonne. J'attends. La porte s'ouvre avec un air de chaleur tropical. L'homme que j'ai en face de moi est souriant ; un grand sourire aux dents blanches. Il a les cheveux comme des broussailles sauvages. Il est en short avec une chemise légère et colorée à demi ouverte. Et il a aux pieds des sandales de cuir. Bronzé, on a l'impression qu'il revient à peine de quelques pays ensoleillé. J'entre. [...]"



Partage gratuit - Libre De Droits